



Conteur de son propre passé

Encore peu traduit et donc peu connu en France, Wulf Kirsten, dont l'œuvre est indissolublement liée à la Saxe où il est né en 1934, a publié nombre de recueils de poésie ainsi que des textes en prose qui l'ont fait remarquer en Allemagne, avant et après la réunification. Acteur des événements de 1989-1990, il cessa ensuite de participer à la vie politique.

WULF KIRSTEN

LES PRINCESSES AU JARDIN POTAGER

trad. de l'allemand par Stéphane Michaud

Éd. du **Félin** coll. « Les marches du temps »,

216 p., 25 €

JEAN-LUC TIESSET

Les Princesses au jardin potager, c'est le titre du huitième récit de ce recueil éponyme, et le choix de ce titre pour l'ensemble des onze récits qu'il rassemble sonne comme une invitation à entrer dans le royaume des contes, de ces contes pour enfants qui peuplent encore notre imaginaire. Mais est-ce bien de cela qu'il s'agit ? Même si l'effroi fait partie intégrante de la panoplie à côté du merveilleux, on peut d'ores et déjà s'attendre à une réponse plus nuancée. Il était une fois... Ce début traditionnel du conte n'est ici jamais écrit, et pourtant Wulf Kirsten nous parle bien d'un monde disparu, celui de cette Saxe rurale mise à mal par le Troisième Reich, les destructions de la guerre et le nouvel ordre communiste qui lui succéda. Disparu ? Peut-être pas, tant qu'il y aura des témoins pour le raconter, des poètes pour en assurer la survie, pour en faire éprouver la pérennité par-delà les avatars historiques et les aléas des existences individuelles. Telle est clairement l'ambition de Wulf Kirsten.

Car il ne s'agit pas vraiment, ou pas seulement, d'autobiographie, ni d'une simple collection de « souvenirs » au parfum nostalgique. Même si les récits évoquent ce que l'enfant a vu des derniers combats et de la débâcle de l'armée allemande, de l'arrivée de l'Armée rouge et des débuts douloureux et sanglants des « journées russes », des temps de disette et de marché noir, enfin de la mise en place du système communiste et des balbutiements de la RDA. Si l'ordonnance de l'ensemble suit grosso modo le flux du temps et de l'histoire, on s'aperçoit rapidement que l'irruption du souvenir se fait presque toujours de manière impromptue : « Le souvenir a une nature vagabonde, et c'est pour chacun de nous une douce contrainte que de la dominer. » Il semble surgir d'un coup, sans avoir été convoqué, en plein milieu d'un paysage où la chronologie ne l'autoriserait pas encore à paraître, mais où sa place pourtant semble réservée de tout temps. L'image tracée dans la mémoire habite à jamais le lieu. Et l'auteur s'attache à retrouver, et plus encore à préserver, les sensations et les images de son enfance, bien ancrée dans un univers campagnard, un paysage tout droit sorti du conte de fées, certes, mais d'un conte où la terreur qu'inspire l'ogre ou le loup est remplacée par l'horreur bien réelle des combats et des exactions commises par les soldats.

Quant aux « princesses », pour légitimes et authentiques qu'elles soient, héritières des grandes familles qui exercent là depuis des générations leurs droits féodaux, elles ne sont déjà plus que

des figures anachroniques, des ectoplasmes, un succédané de sorcières qui ne font peur à personne et qu'on surnomme « les noires » – dans leur dos, bien sûr, car leur pouvoir n'est pas encore réduit à néant. C'est vrai qu'il ne s'agit plus que d'un simulacre de pouvoir, les enfants du village qui connaissent chaque recoin du domaine où elles sont censées régner s'en considèrent comme les véritables propriétaires. Ce domaine, le jeune Wulf Kirsten va jusqu'à l'intégrer à sa propre chair : « Le territoire autour de la ferme n'était pas moins une part de terrain sur laquelle je me déplaçais librement et en sécurité, sans que quiconque m'en empêche ou me dérange. Il constituait pour moi comme une seconde peau. »

L'arrivée des Russes est fatale aux « princesses », c'est l'ultime chiquenaude qui les renvoie sans aucune aménité hors de l'actualité, et le domaine connaît alors avec la réforme foncière et la collectivisation qui va suivre un avatar supplémentaire : que n'a-t-elle déjà vu et subi depuis des temps immémoriaux, cette terre saxonne qui constitue, de fait, le corpus des récits !

« Le film de la mémoire n'est pas éclairé du tout ou pas comme il le faudrait, il est déchiré ou défectueux d'une manière ou d'une autre. Un malheur irréparable. »

C'est donc au plus intime des lieux que s'imbrique la mémoire des faits qui ne demande qu'à affleurer, et c'est à fouiller les restes ou, plus tard, les traces laissées dans le souvenir, que s'emploie Wulf Kirsten, moins en ethnologue qu'en poète. Il y a par exemple ce cuvier où l'on fait la lessive, placé sous un cerisier, qui fait surgir l'image de la grand-mère poursuivant la mère, couteau à la main. Ou ce taillis d'orties, refuge inconfortable offert au déserteur qui ne songe qu'à se soustraire à la potence. Ou bien cette grande cave à betteraves, où les habitants du village se terrent pour échapper aux bombardements. Ou encore ces vastes champs de seigle « où monte un pressentiment du goût du pain », qui permettent aux enfants de se perdre et aux hommes de se sauver, comme s'y sauveront des familles paniquées par l'arrivée des Russes : ainsi les hommes reproduisent-ils sans le savoir, par « cette utilisation secondaire et abusive » du lieu, un geste immuable, destiné sans doute à être accompli de tout temps par ceux dont la vie est mise en danger. Le paysage en reste à jamais habité.

Le garçon pauvre, « torturé par une indomptable soif de savoir que l'on tenait pour de la curiosité », est exclu de bien des choses, et notamment du bonheur des autres auquel il assiste en intrus, songeant que « la vie, la vraie vie, passait devant ses yeux à portée de main ». Cette portée de main, n'est-ce pas l'exacte distance à laquelle se place le narrateur ?

Wulf Kirsten laisse toujours dans l'évocation et la rédaction du souvenir une place de choix à la poétisation du réel. Il se méfie à juste titre de la tentation qui nous pousse à comprendre et expliquer après coup, avec le recul du temps : sa perspective se veut autre, car « le tohu-bohu des derniers jours de guerre excédait l'intelligence du garçon de dix ans ». Les sentiments qui affleurent aujourd'hui sous la plume sont-ils ceux d'alors, ceux d'aujourd'hui, ou encore ceux d'alors, revus et corrigés par ceux d'aujourd'hui ? « Est-ce que je ne projette pas mes sentiments d'aujourd'hui sur ceux que j'ai éprouvés, voici un bon demi-siècle, lorsque j'étais la lanterne rouge et la honte de la patrouille 21 ? Les sentiments que je vais avoir eus. Que je pourrais avoir eus. » Préserver le souvenir de toute surinterprétation, tel est le souci constant du narrateur. Mais les images, elles, demeurent indéfiniment, tout comme les sons, les chants, l'accent même du parler saxon restent à jamais fichés dans l'oreille de l'enfant, puis dans celle de l'homme qu'il devient.

L'humour, le bonheur d'une expression aident à faire vibrer dans l'écriture la texture d'un pays dont l'histoire dépasse de beaucoup celle d'une, deux ou trois générations. Il s'agit un peu de rendre justice au paysage en montrant ce qui ne se voit plus, mais qui pourtant ne cesse d'être là. Mais aussi, chemin faisant, et par une décision purement arbitraire de l'auteur exerçant ses prérogatives sur son œuvre, d'assurer la survie de telle ou telle personne oubliée de l'histoire, et dont on a parfois nivelé jusqu'à la tombe – quand on lui en a donné une. À l'image de ce Werner Jührisch, « lâché dans la vie à quatorze ans », jusqu'à ce que Hitler « eut besoin de lui pour sa guerre » : « Comme il ne possédait guère plus que la chemise qu'il portait sur lui, et n'avait proprement rien à léguer, je le tire de l'anonymat. »

Ou encore, en contrepoint à la répulsion viscérale que l'auteur affiche pour tout ce qui marche au pas, c'est à dessein qu'il s'attarde sur ce jeune homme qui fut son chef un tantinet sadique aux Jeunesses hitlériennes, et qui n'échappa que de justesse à la mort, grâce à une blessure volontaire et peu glorieuse qui le sauva des balles russes – les mêmes qui frappèrent tant d'autres jeunes Allemands, aveuglés par la propagande au point d'opposer leurs poitrines d'adolescents aux chars devant lesquels avaient déjà fui la presque totalité des troupes régulières. Que devint ce garçon après la guerre, lorsque l'ère communiste s'instaura ? Tout naturellement, pour ainsi dire, un membre de la police populaire, qui fit sous un autre uniforme une belle carrière d'officier...

C'est aussi un des plaisirs de la lecture que de voir au fil des pages surgir dans le village les silhouettes de ceux qui l'ont peuplé jadis : le cantonnier, le colporteur, la plumeuse de volailles, les paysans jetés dans la tourmente politique, les enfants enrôlés dans la jeunesse hitlérienne, l'école et ses instituteurs qui se succèdent au rythme des changements – mais aussi les travailleuses forcées, les prisonniers de guerre et, de plus en plus nombreux au fur et à mesure qu'avance l'Armée rouge, le cortège des réfugiés allemands chassés des provinces orientales. Car « l'histoire avait travaillé avec un immense balai et, dans son tourbillon, mélangé les hommes comme des déchets ». |